

Voix plurielles

Volume 2, Numéro 1 : mai 2005

Hélène Cazes

Éditorial

Citation MLA : Cazes, Hélène. «Éditorial.» *Voix plurielles*. 2.1 (mai 2005).

Éditorial

Hélène Cazes
University of Victoria

Mai 2005

Raconter l'enfance semble relever, d'emblée, de l'autobiographie, du souvenir, du travail de la mémoire : comme si l'écrivain se penchant sur le temps d'un avant ne pouvait recourir qu'à l'intimité, comme si, au sein-même de fictions non autobiographiques, l'origine du personnage ramenait nécessairement à l'origine personnelle, enfouie, première. Tel est le paradoxe essentiel déployé dans les 5 articles constituant le numéro spécial de la revue *Voix Plurielles* : le thème de l'enfance ne saurait être scindé de la définition générique des récits où il s'inscrit, il porte en soi la part de l'autobiographie ; voire, il porte en la fiction la part inassignable de l'expérience du moi.

Ce nécessaire retour au domaine personnel s'inscrit bien sûr dans notre conception culturelle de l'enfance : temps de l'avant, les premières années représentent l'ère présociale de la vie, dans le cercle de la famille, dans la proximité d'un monde en forme de cercle. La fin de l'enfance surgit avec la découverte du monde extérieur au nid : l'injustice sociale, l'emménagement dans une grande ville, le départ pour l'école secondaire, le premier emploi. Ces passages ne sont pas seulement des rites : ils marquent, comme des stèles, le franchissement sans retour des frontières de l'intime.

C'est dans le clivage entre les iniquités sociales et la fragile harmonie d'une enfance souvent écourtée que la thématique des souvenirs enfantins prend une dimension proprement politique : le heurt de l'écriture intime et du broiement des individus soumis à l'injustice semble prendre pour emblème narratif la violence faite à l'enfant. En effet, l'entrée dans le monde des adultes est narrée comme un déchirement de soi : pour survivre, le héros enfantin doit sortir du royaume de l'avant, perdre le trésor à jamais regretté d'une enfance tue. voire, le passage à l'âge adulte relève de la violence criminelle : marquée dans la séquence des événements comme un viol, ou un meurtre, ou encore la perte d'une famille. la naissance au moi social est avant tout souffrance et renoncement. Ainsi, romans antillais et africains de la décolonisation et du monde post-colonial se lisent-ils comme des initiations (le plus souvent cruelles et iniques) à l'ordre du monde réel. Certes, le motif de l'enfance ajoute à la dénonciation des injustices une tonalité dramatique : page blanche de l'humanité, l'enfant paraît universel et, depuis les théories de Jean-Jacques Rousseau, identique en tout homme. En cela, le personnage de l'enfant, dès lors que son jeune âge est établi, en appelle à l'archétype : il réveille les projections et les identifications, il suscite la compassion, il attise celui qui devrait être protégé est attaqué et violenté ; l'enfant ne connaît, dans les sociétés de ségrégation et d'oppression, d'autre choix que de quitter le monde de l'enfance. L'article de Suzanne

Crosta, assorti d'une imposante bibliographie, ouvre ainsi ce recueil car il rappelle la dimension intrinsèquement politique du souvenir d'enfance : la spoliation des promesses individuelles par l'ordre social.

Les enfances européennes ne sont plus paisibles qu'en apparence : menacées par les lois du monde adulte et par ses compromissions, les enfances ici évoquées sont situées à la fois à l'origine et à l'écart des récits de vie où elles s'inscrivent. Récits par définition rétrospectifs, ils relèvent de la nostalgie et semblent trahir leur objet par le seul fait de le mettre en mots : Agrippa d'Aubigné, l'un des premiers auteurs français à faire du souvenir d'enfance un matériau de mémoires, paraît ne raconter que la perte de l'innocence et laisser dans l'ombre le mystère sacré d'une élection originelle et perdue. Paul Gauguin, dans *Avant et après*, n'évoque que par touches l'enfance qui est à la fois inspiration et regret : l'étude de Béatrice Vernier-Larochette montre comment le projet autobiographique du peintre, apologétique dans son dessein, réserve aux premières années, le statut d'un paradis premier. Stéphanie Posthumus, dans la lecture écocritique du *Vent Paraclet* de Michel Tournier, met en lumière la richesse sensorielle et imaginaire de lieux fondateurs pour l'écrivain. Ainsi, les tendres souvenirs des années sans discours — "enfance" désigne, littéralement, l'état de celui qui ne sait parler, qui vit en deçà du langage — constituent des récits de rupture : l'enfance est une identité intime, arrachée et violentée par l'inscription de l'individu dans le contexte social des adultes.

Le livre ne serait-il pas, alors, le domaine où, dans le monde du langage et des injustices, perdue l'origine enfouie ? Le dernier paradoxe de cette introduction serait bien que, rétrospectif, déformé, nostalgique dans son essence, le récit d'enfance retrouve la primeur de l'avant, de l'informe, du bonheur identitaire.

Hélène Cazes
University of Victoria